



CULTURE

« Trompe-la-mort », du tableau noir à la fresque multicolore

Deux heures de grands moments vocaux pour la création de l'œuvre de Luca Francesconi, à l'Opéra Garnier, à Paris

OPÉRA

Toute œuvre d'art ambitieuse suscite une lecture à plusieurs niveaux. Soigneusement cachés ou savamment suggérés, ils sont, en général, à découvrir par soi-même. Pas dans *Trompe-la-Mort*, l'opéra de Luca Francesconi, donné en création au Palais Garnier, le 16 mars.

Dans le livret très cartographié, écrit par le compositeur italien d'après Balzac, comme dans la mise en scène très étagée de Guy Cassiers, quatre niveaux sont clairement exposés. Certains, en vrai, d'autres en trompe-l'œil. Logique pour une histoire de faux-semblants, la véritable identité de *Trompe-la-Mort* n'étant révélée qu'à la fin.

Pour s'y retrouver, le metteur en scène belge fait magistralement le vide sur le plateau. A l'occasion d'un huis clos, entre le (faux) abbé Herrera et Lucien (de Rubempré), qui définit régulièrement l'orientation des scènes à suivre. Par exemple, sous l'égide d'une leçon de morale. Nu et plongé dans l'obscurité, le plateau s'apparente alors à un tableau noir sur lequel ont été tracés deux axes blancs – de fins néons terminés par une flèche – perpendicu-

lares comme ceux qui désignent dans un graphique les abscisses et les ordonnées. Vers le haut, l'espace de ceux qui manigancent ; vers les coulisses, le plan de ceux qui sont manipulés.

Partition d'une rare richesse

Les personnages qui (se) jouent la comédie (Rastignac, le baron de Nucingen, la comtesse de Sérisy) font leur entrée sur l'axe plaqué au sol, celui du temps, en défilant sur un tapis roulant tandis que les deux âmes damnées (Herrera, Lucien) les observent depuis un élément de décor surélevé, tels des demi-dieux. Des colonnes se sont dressées (une douzaine au premier plan, moins dans le fond) pour accueillir sur leurs fûts plats les images vidéo du Palais Garnier à... tous les niveaux. Du sous-sol (machineries, cordages, échafaudages) au plafond (lustre et peinture de Chagall).

Bien sûr, la cage d'escalier apparaît plus d'une fois dans ce décor virtuel qui vaut aux protagonistes (solistes et choristes) de se mouvoir comme au sein d'une fresque multicolore. Si le luxe est factice sur le plateau, il ne l'est pas dans la fosse. La partition de Luca Francesconi est

d'une rare richesse, de timbre, d'harmonie, de rythme et, si l'on peut dire, d'« opératisme ». Elle éclaire chaque mot avec la finesse symbolique d'un Alban Berg (*Wozzeck*) et chaque scène avec le souffle dramatique d'un Giacomo Puccini (*Turandot*).

A bord d'une montgolfière

Renouvelées tant du point de vue de l'expression que de celui du langage (parfois pulsé et tonal, mais localement hérisé de piques concrètes), ces deux heures de musique séduisante comptent aussi de grands moments vocaux. Ainsi, à chaque apparition de Julie Fuchs (Esther, sobre mais intense) on croit entendre le « tube » de l'opéra, le dernier (avec accompagnement d'accordéon convulsif) étant sans aucun doute le plus beau. Insoutenable légèreté de l'air... magnifiquement prolongée par une vue aérienne du quartier de l'Opéra que l'on quitte en s'élevant comme à bord d'une montgolfière. Non sans avoir entendu Carlos Herrera, alias Jacques Collin, énoncer par la voix d'un grand Laurent Naouri la philosophie sociale de Balzac, et applaudi toute la distribution réunie autour de Cyrille Dubois (lumineux Lucien). ■

PIERRE GERVASONI

Trompe-la-Mort (création),
mis en scène par Guy Cassiers.
Le 16 mars. Palais Garnier,
jusqu'au 5 avril. Operadeparis.fr